



**HAL**  
open science

## L'évolution à l'envers

Jacques Testart

► **To cite this version:**

Jacques Testart. L'évolution à l'envers. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1991, 7 & 8, pp.25-28.  
hal-03406017

**HAL Id: hal-03406017**

**<https://hal.science/hal-03406017>**

Submitted on 29 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'EVOLUTION À L'ENVERS

*Jacques Testart*

Au début était le clonage\*. La cellule, indemne de sexe et inapte à la séduction, ne livrait que des combats économiques afin de se nourrir et croître jusqu'à se bouturer en d'autres cellules identiques, appelées par la nécessité à livrer les mêmes combats depuis le début. Tel monde d'êtres semblables côtoyait d'autres mondes dans un rapport élémentaire d'indifférence ou de prédation. C'était le temps de la reproduction, capable seulement de faire naître du déjà vu jusque dans les recoins les plus intimes de ce monde d'avant la pudeur. Seule la mutation créait, froidement, un peu de nouveau. Et ce nouveau-là, encore violent et chaste comme l'ancien, était presque toujours légal. Quand le soleil se couchait sur ces grouillements de pareils il n'y avait aucun murmure de plainte ou de désir, mais seulement le bruissement énorme de l'indifférence.

Plus tard, peu importe quand exactement, certains de ces rudiments du vivant se groupèrent pour constituer des bêtes ou plantes composites chez lesquelles les fonctions vitales étaient déléguées à des portions spécialisées. La perte d'une fraction de tels individus n'entraînait pas toujours la mort de l'ensemble car le corps blessé était capable de reconstituer les organes lésés. Ainsi font encore les lézards, dont la queue sectionnée régénère ; ainsi intervient la chirurgie pour remplacer les pièces défailtantes.

Quand venait les longues périodes de glaciation, la chair des bêtes et des plantes se figeait dans l'attente et bien peu résistaient des formes adultes. C'est peut-être en ces temps de désastre que s'affirma la supériorité de la spore, de la graine ou de l'œuf. Car des formes infiniment petites et économes du vivant étaient apparues que certains imagos semaient en grand nombre au hasard des vents et des marées et quelques-uns, parfois, survivaient au froid intense ou aux longues sécheresses. Les meilleurs et les pires demeuraient là, dans l'apparence

---

\* Ce texte a été écrit pour le catalogue de l'exposition de préfiguration (1991) annonçant la réouverture de la galerie de l'Evolution (1993) au Muséum d'Histoire naturelle.

de la mort, sous les cadavres des adultes desséchés ou gelés, jusqu'à réhabilitation. Certaines plantes disparues se perpétuent par la trace de leurs graines ou de leurs spores ; peut-être est-ce d'une similaire épopée que témoignent la biche ou la chauve-souris quand elles freinent en leur sein l'élan vital de l'œuf afin de faire naître le petit à la belle saison. Seul le pas encore né est capable de résister à la durée. C'est pourquoi l'humain fait hiberner sa semence ou ses embryons dans les réservoirs de congélation.

Mais la grande invention fut celle de la fécondation. Les êtres pratiquant ce nouveau mode de survivre, en multipliant les cartes, produisirent du jamais vu en toute innocence. Au début, les individus recouraient seulement à la fécondation hors du corps, compensant la perte de la plupart des œufs par l'effectif énorme des gamètes excrétés. Souvent les sexes ne se reconnaissent pas : une bête dépose là ses ovules qu'une autre, comme en passant et sans même connaître qu'ils procèdent d'une génitrice proche et aimable, arrose de son sperme. D'autres pratiquent des parades galantes à l'occasion de l'engendrement sans jamais s'affronter sexuellement, tandis que les créatures les plus récentes vont jusqu'à s'accoupler. Ainsi a évolué l'insémination, d'abord projection visqueuse ici ou là, puis projection visqueuse là seulement où la pulsion de copuler exaspère la peau du cloaque ou du vagin. L'homme imagina de conserver l'ordre qui désigne la destinataire du sperme tout en retrouvant l'asepsie sexuelle primitive : la semence, émise dans un réceptacle, devenait distribuable aux ayants droit. Puis les mammifères reçurent le pouvoir de conserver un ou quelques germes au-dedans du corps féminin jusqu'à la naissance, les protégeant ainsi des prédateurs et des frimas. Aujourd'hui l'éprouvette contient, reconstituée, l'eau nourricière sécrétée par la trompe et l'œuf de l'homme peut y accomplir sa première semaine.

D'un point de vue biologique, l'évolution serait achevée depuis que sa plus prestigieuse créature la reconnaît comme telle. Un tel constat n'est pas dépourvu d'orgueil et suppose que le seul changement possible soit une involution vers les origines. C'est ce qui vient de commencer. Comme si la créature juchée au sommet du zoo éprouvait le désir sourd de vivre à l'envers l'histoire de sa venue, comme si notre futur ressemblait à une répétition programmée vers le néant. Armé de techniques qu'il s'est données afin d'exaucer sa pulsion de maîtrise, l'homme rompt avec le sort, il mesure ses désirs pour les objectiver et s'ouvrir un devenir. L'homme n'invente pas, il est seulement capable de découvrir. Tous les objets complexes et dérisoires qu'il fabrique sont des prothèses, finalement naturelles, pour réécrire en négatif l'histoire du monde ; et ceci avec la même inconscience, la même absence de projet qu'on suppose pour l'écriture de la version originale. Nous venons à peine de réinventer pour notre propre compte l'insémination artificielle. Ainsi faisait déjà la salamandre, aspirant dans son cloaque les magmas de spermatozoïdes déposés par le mâle. Mais l'humain technicisé ne pouvait laisser au hasard son projet frileux d'enfant conforme. Au contraire de la bête, naïve et bête, il se mit à choisir le mâle

donneur, cet abandonneur de tant de petits possibles. Le sperme qu'on mérite est élu selon les traits qu'on manifeste, et peut être conservé jusqu'à faire naître le bébé après la mort parentale, comme chez ces insectes dont la charogne nourrit les propres larves. Juste après ce premier exploit qui ouvre l'ère de la régression phylogénique, l'humain (ou seulement l'homme ?), grâce à la redécouverte de la fécondation externe, a su réduire la part procréative du corps féminin à la production des ovules et à l'accomplissement de la gestation. Alors, la fécondation prend place dans une flaque savante de liquide nourricier comme il arrive chez les grenouilles. A cette occasion, renouant avec l'instinct d'incertitude des bêtes de mare, l'humain restaure chez sa femelle l'ovulation multiple et la voilà qui pond ses œufs par douzaines. La distribution raisonnée des gamètes et des œufs permet enfin à notre espèce de procréer plusieurs petits simultanément, comme il arrive chez la plupart des bêtes, et aussi, plutôt qu'à une paire parentale, de les attribuer à un seul ou à trois ou à quatre, réminiscence de la parthénogenèse ou de la tribu. L'œuf de la technique est précieux : on réinventa la glaciation afin de le conserver jusqu'au printemps physiologique. Certains proposent de le déposer dans une matrice d'emprunt, nid de coucou ; d'autres de le faire naître en bocal, retour à la source marine. Gageons qu'il restera des humains convenables, puisqu'il y a aussi des poissons ou des mouches vivipares malgré les mâles accoucheurs, de l'hippocampe ou du crapaud, ou les hermaphrodites, du ver à l'escargot.

Au cours des deux derniers siècles, et surtout depuis vingt ans, l'espèce humaine s'est efforcée de modifier la condition physiologique et biologique selon laquelle ses générations se succédaient depuis toujours. Des artifices biomédicaux ont été développés, justifiés par des carences graves dans les facultés procréatrices de certains, et connaissent déjà une extension à d'autres sujets.

Il reste à notre science beaucoup à inventer ! Je tiens l'œuf dans mon éprouvette, je le coupe en deux et d'une moitié je fais un bébé, tandis que j'enferme l'autre au congélateur, ça fera des bouts possible pour réparer plus tard. Enfoncés les lézards et les lombrics... Mais c'est bien le bouturage de l'humain qui devrait être la fin du chemin de réinvention. Tous se passe comme si la maîtrise de la procréation humaine, qui fait mine d'oublier l'inconscient, ne devait s'achever que par l'alliance de l'intelligence et du narcissisme en vue d'un contrôle collectif sur la qualité du produit humain. Alors l'espèce pourrait décider pour ses meilleurs sujets du recours au système de reproduction le plus primitif : la répétition du même.

Au début était le clonage. Et si la logique, qui nous échappe en tout cela, était de revenir jusqu'au départ ? Si les exploits contemporains n'étaient qu'une façon de nous ressourcer en effeuillant une à une les branches de l'arbre de création pour mieux remonter à la souche ? L'humanité est comme sidérée par sa faculté d'exécuter ses fantasmes de maîtrise ; la déshomínisation pourrait être l'histoire de cette maîtrise, pas à pas, jusqu'au bouturage, jusqu'à exaucer Narcisse en imitant la paramécie.



*Les faux minotaures*  
plâtre (54 x 38 cm)